



Vincent Gracy

Oulipienne souveraine

Cent vingt et un jours de Michèle Audin
(*L'arbalète*, Gallimard, 2014)

« *Je commence à écrire :*

Or, il y avait une fois, dans une région reculée d'une contrée éloignée, un petit garçon. Et ce petit garçon était empli d'une insatiable curiosité et il posait toujours des tas de questions. La contrée éloignée dans laquelle il demeurerait se trouvait en Afrique, autour d'un grand fleuve, qui s'appelait le fleuve Saloum, et le petit garçon remplissait les abords de ce fleuve de ses questions. »

Cent vingt et un jours débute par un conte. Remplacé au second chapitre par un journal intime. Lequel cède la place à une suite d'articles de journaux au troisième. Le quatrième consiste en un entretien retranscrit. Autre journal intime d'un nouveau personnage au cinquième. Descriptions « neutres » de photos (en italiques), interrogations « subjectives » à leur sujet (en romains) au sixième, etc., etc. En onze chapitres (plus un surnuméraire) expérimentant chacun un mode narratif particulier (littéraire, mais aussi journalistique, médical, historien ou mathématicien), le livre de Michèle Audin fait un grand tour d'Histoire du XX^e siècle, de France, d'Europe, et même du monde. Un procédé qui indique clairement que nous nous trouvons en OuLiPo (rappelons que les adeptes de cette utopie littéraire se proposent d'exercer leur liberté poétique dans le cadre de contraintes formelles préétablies).

À l'origine de l'OuLiPo (Ouvroir de Littérature Potentielle), il y eut un écrivain, Raymond Queneau, et un mathématicien, François Le Lionnais. Michèle Audin est les deux, mathématicienne et écrivaine. Une grande mathématicienne et une grande écrivaine, capable de publier aussi bien des ouvrages de géométrie symplectique que de littérature potentielle. Pour faire bonne mesure (quitte à être douée, pourquoi se gêner ?), Michèle Audin est également historienne à ses moments gagnés. Ses talents divers se conjuguent dans *Cent vingt et un jours*, son premier roman (*Une vie brève*, un livre / témoignage / hommage sur son père, mathématicien lui aussi, un militant communiste torturé et assassiné à 25 ans par l'armée française pendant la guerre d'Algérie, était paru auparavant, déjà à *L'arbalète*). Ses principaux protagonistes sont quatre mathématiciens, trois français et un allemand, deux aryens et deux juifs, qui vont se retrouver dans des situations de collaboration (dans tous les sens du terme) et/ou de concurrence scientifique, amoureuse – et finalement politique pour le plus dramatique. On rencontre aussi des femmes, par qui l'amour vient aux mathématiciens, des femmes fortes, fidèles et fiables qui s'échinent à défendre la vie que les hommes s'acharnent à détruire au cours des deux guerres mondiales servant de toile de fond principale à un récit commencé en Afrique au bord d'un fleuve au tout début du siècle dernier, et qui se termine tout au début du nôtre dans un cimetière parisien.

Peindre un siècle d'histoire en deux cents pages n'est pas à la portée de toutes les plumes. Faut-il souligner l'intelligence, de fond et de forme, de Michèle Audin ? Ce

serait presque lui faire injure tant elle est confondante. Seulement voilà, nous savons qu'intelligence et roman ne font pas forcément bon ménage. Plus exactement : quoi de plus anti-romanesque qu'un romancier qui se voudrait plus intelligent que ses situations ou ses personnages ? L'intelligence n'est pas le but du roman, elle ne peut sourdre que de l'intrigue et de ceux qui l'animent, au mieux elle avance masquée, dissimulée sous les voiles subtils des incidents, des descriptions, des émotions. Et il est même des romans qui arrivent à s'en passer tout à fait et qui sont pourtant de bons romans – des romans « stupides » mais excellents.

Avouons-le : beaucoup des romans oulipiens que nous avons essayé de lire souffraient de ce péché d'intelligence affichée, joignant à l'artifice formel préexistant à leur construction un déficit émotionnel dû à l'incapacité de l'auteur à laisser ses personnages vivre hors de lui et loin de ses pensées. Rien de tel avec Michèle Audin. Son intrigue progresse en vertu de sa dynamique propre, son propos s'incarne en êtres, en corps, en sentiments, en passions, en joies et en peines. Quant au procédé des modes narratifs distincts qui se succèdent, loin d'être une entrave à l'autonomie du récit, il en représente au contraire l'un des moteurs les plus actifs, comme si c'était lui-même qui faisait autorité en matière de ce qui nous est raconté, et non plus l'auteur qui le met en œuvre. Au cœur du roman, il y a une histoire d'amour, l'amour entre Mireille et André qui dure cent vingt et un jours. Une parenthèse de petite histoire individuelle à l'intérieur de la phrase de la grande Histoire collective. Cent vingt et un : un nombre où vient loger l'émotion, un nombre que la mémoire endeuillée de Mireille cherche à retenir aussi longtemps qu'elle peut. Quand elle ne peut plus, restent les mots :

« Il lui restait si peu de mots. Il lui restait aussi quelques photographies, le billet jeté du train, un article de mathématiques et le livre qu'il lui avait prêté et qu'elle n'avait pu rendre à la famille. Des jeunes gens insoucians de la photographie du pique-nique, presque tous étaient morts, cette écervelée de Madeleine, Simone, et André qui avait dit « Je ne risque rien, puisque je publie sous le nom de Danglars ». Si peu des rescapés, tant de naufragés. Un vers du Dante d'André lui revenait en tête lorsqu'elle regardait cette photographie :

Lorsqu'enfin sur nous la mer se fut refermée

Un alexandrin bancal – et d'ailleurs les vers de la Divine Comédie ont tous dix syllabes. Elle avait cherché, à la bibliothèque de la Sorbonne, d'autres traductions de la fin du chant XXVI,

Lors fut la mer par-dessus nous reclose.

L'enfer et la mer, le mètre de la poésie, les mots et les nombres... »

Oulipienne souveraine, Michèle Audin manie l'émotion à fleur d'intelligence narrative parmi les mots, les mètres et les nombres.